

# *Une amie de Balzac*

## ZULMA CARRAU D

par **Thierry BODIN,**  
**Président Honoraire des Amis de Balzac**



Le 24 mars 1796, naissait à Issoudun dans l'Indre Estelle-Zulma Tourangin, fille de Rémi Tourangin et de Françoise-Élizabeth Courant, son épouse. Arrêtons-nous quelques instants pour évoquer l'étonnante figure de son père. Ayant fait fortune dans la mercerie et la draperie, il devint propriétaire. Fondateur de la loge maçonnique des Sectateurs de la Vertu, libre-penseur et voltairien enragé, il sut toujours, en politique comme en affaires, pratiquer avec habileté l'opportunisme, tout en gardant son fier, caractère.

Un rapport nous le montre "tellement attaché à la Révolution qu'il a vendu son propre patrimoine pour acheter des propriétés nationales" : il acheta ainsi de nombreuses terres et maisons, dont l'ancien couvent des Minimes et la locature de Frapesle. C'est ce que fait à Saumur le père d'Eugénie Grandet.

Capitaine de la garde nationale, conseiller municipal, se piquant d'urbanisme, dotant Issoudun de sa première pompe à incendie, il sut être bon pour les malheureux, à qui il donnait du travail sur les routes et les chemins.

Mais il traversa trop bien ainsi la Révolution et l'Empire, pour ne pas inquiéter, en 1815. Le sous-préfet, M. de Mésillac, écrit alors au préfet : "Le maintien à la place de 1er adjoint du sieur Tourangin indispose et inquiète beaucoup de monde. Cette famille est très dangereuse, elle se popularise et conserve son influence sur le peuple".

En 1816, on le raye donc de la liste municipale.

Rémi Tourangin se retire alors dans sa propriété de Frapesle. Il l'embellit, y crée un ravissant jardin anglais, sillonné par les eaux de la Théols, qui s'y répandent en ruisseaux et cascades, et lui donne le nom de Tivoli. Il organise là des fêtes, où sont conviés tantôt les enfants, tantôt les vieux soldats républicains, tantôt toute la population d'Issoudun.

Éloigné du pouvoir, il ne cache pas ses opinions, et les exprime avec toute sa verve, toute sa force d'esprit. C'est sa fille Zulma qui le décrira à Balzac, en 1833 :

"Quoique depuis ses 82 ans, il se soit fait juste milieu (...) il abhorre les Bourbons. C'est pour lui ce qu'est le blanc pour le nègre. Mon père est de 1751 ; il est roturier et l'insolence de la noblesse est toujours irritante dans son cœur. Il a adoré l'Empereur, parce que lui, mon père, est despote, mais grand et noble (...) et que Napoléon avait établi la plus véritable égalité. Sous la Restauration, il a été d'une opposition forcenée ; il adore Louis-Philippe parce que ses forces ne suffisent plus à l'opposition."

Pour finir de peindre cette belle figure, lisons cette épitaphe qu'il avait composée lui-même, gravée sur le mausolée dressé dans le parc de Frapesle après la mort de sa femme :

"Tu désires savoir qui je suis ? Rémi Tourangin. Né en 1751, marié en 1782, décédé le 8 décembre 1833 ; mes titres ? plébéien. Ma vie ? J'ai traversé la Révolution avec zèle ; le remords ne m'a jamais atteint, ni l'avenir effrayé. J'ai aidé à creuser ma tombe, j'ai fait graver ce marbre et planté tout ce que tu vois. Au revoir ! En 1821, Françoise Élisabeth Courant, mon épouse, a été déposée là. Elle a mérité tous les regrets."

Ayant eu seize frères et sœurs, il n'eut d'Élisabeth Courant que huit enfants, dont six survécurent.

**Jacques-Georges-Rémi**, né en 1784, continua le commerce familial à Issoudun.

**Denis-Victor**, né en 1788, se lança dans la politique, devint préfet, puis sénateur. En 1833, Zulma écrivit de lui à Balzac :

"Ce frère, plus âgé que moi de 5 ans, le seul de ma famille qui ait été jeune avec moi, fut mon premier instituteur. A lui, peut-être, je dois cette exclusion, ce rigorisme dans mes religions, qu'on m'a si souvent reproché. Nous l'appelions : Capitaine *Rud'air* ; il est puissant aujourd'hui, et il porte dans la rouerie gouvernementale son absolutisme."

**Georges-Silas**, né en 1790, après s'être battu dans les armées impériales, avoir géré les biens de la générale d'Argout, puis avoir été député du Doubs, se retira en 1841 dans une maison qu'il avait achetée à Nohant-en-Graçay, non loin de Vierzon, où les Carraud le rejoindront en 1850. "Il a, dira de lui sa sœur, la naïveté et la candeur des premiers âges, réunies à une haute instruction, à beaucoup d'intelligence et d'austérité." L'aînée, **Marie-Lucile**, née en 1782, épousa un négociant en porcelaines, de Limoges, Philippe Nivet, chez qui Balzac se fournira. Une courte étape de quelques heures chez elle, en 1832, donnera à Balzac l'occasion de visiter Limoges où, sept ans plus tard, il situera *Le Curé de village*.

La seconde des filles, **Marie-Clémence**, née en 1787, épousa, en 1806, le sous-préfet Issoudun, Emmanuel Cochon de Lapparent, qui devint, en 1830, préfet du Cher.

Enfin, les Tourangin perdirent deux filles, **Anne-Rose** en 1786 et **Sophie-Zulma**, née en 1791 et morte en 1793. C'est le curieux prénom de Zulma que les Tourangin donneront à leur dernier enfant, le 24 mars 1796 : **Estelle - Zulma**.

On ne sait rien de son enfance, ni de son éducation. Plus tard, à Balzac, elle parlera de son "éducation provinciale" ; elle dira que sa « nature primitive (...) n'a point été altérée par une éducation précoce ». Une autre fois, elle écrit à Balzac : « J'ai été élevée avec la plus brute, ou censée telle, la plus brute portion du peuple ; comme tous les enfants maladifs, j'avais de la précocité, surtout comme observateur".

Tout cela semble exclure une enfance dans un pensionnat ou un couvent. Or la légende veut que Laure de Balzac, la sœur d'Honoré, et Zulma aient été amies de pension, et que c'est par sa sœur que Balzac ait connu Zulma plus tard, en 1826. Comme je l'ai écrit dans *l'Année balzacienne 1969*, il faut détruire cette légende. La vérité nous est donnée dans une lettre de Zulma Carraud de 1872, découverte dans les dossiers de la collection Lovenjoul à Chantilly."

J'avais 13 ans seulement quand je l'ai connu et lui n'en avait que 10".

Nous voilà donc loin de 1826. Nous sommes en 1809. Balzac était pensionnaire au Collège des Oratoriens de Vendôme, d'où il ne pouvait sortir qu'à la fin de ses études. La rencontre n'a donc pu avoir lieu qu'à Vendôme. Et certainement le 30 avril 1809, pour la distribution des prix. J'ai découvert, sur les registres du Collège de Vendôme, un cousin germain de Zulma, Jean-Joseph-Alix Tourangin. Sa cousine est-elle venue, avec sa famille pour la distribution des prix ? Nous pouvons le supposer, et imaginer qu'Alix a présenté l'un à l'autre les deux futurs amis.

La vie future de Zulma restera marquée par sa jeunesse, son éducation proche du peuple, son état maladif, qui ne la quittera guère, sa précocité intellectuelle et une très vive imagination, qui, un peu plus tard, s'épanouira dans des rêveries métaphysiques. Elle avouera à Balzac :

Dans ma jeunesse (...) j'ai voulu, comme Faust, savoir le pourquoi de toutes choses. Je demandais leurs secrets à ces mondes si éloignés (...) J'ai délibéré de me tuer pour participer plus vite de cette science divine ; c'était une soif ardente que rien ne satisfaisait."

A l'âge de vingt ans, le 20 novembre 1816, on la marie à un lointain parent de Bourges, François-Michel Carraud, de quinze ans plus âgé qu'elle. Né en 1781, après de brillantes études à l'École polytechnique, il est nommé professeur à l'École d'artillerie de Chalons. Ayant refusé de signer le consulat à vie, on l'envoie combattre en Italie. Après s'être vaillamment défendu, il est fait prisonnier par les Anglais en 1806. Emmené en Angleterre, dans la petite ville de Chesterfield, il y restera plus de six ans, prisonnier sur parole, et refusant fièrement de se joindre aux tentatives d'évasion de ses camarades. En 1814, il rentre en France, où on le nomme capitaine.

A partir de son mariage, la vie de Zulma va se confondre avec celle de son mari.

Elle le suit, en 1817, à Alençon, où il est nommé sous-directeur des forges de l'Ouest.

En 1818, il est nommé capitaine à l'École militaire de Saint-Cyr. Il en devient, en 1819, sous-directeur des études, et, en 1821, directeur des études.

Le 17 septembre 1821, Zulma perd sa mère.

Le 8 mai 1824, Rémi Tourangin fait donation de ses biens à ses enfants. Les Carraud obtiennent 30.282 Fr. 65 centimes, quelques prés, deux maisons et un magasin à Issoudun, et surtout le domaine de Frapesle, "consistant en maison de maître, habitation pour le colon, bâtiments d'exploitation, cour, jardin, vignes, terres et prés". Rémi Tourangin y habitera cependant jusqu'à la fin de ses jours, mais Zulma meuble sa maison, l'arrange à son goût. Elle séjourne souvent à Frapesle.

Les Carraud ont déjà perdu trois enfants : François-Gaston en 1821, François-Silas en 1822, Marguerite-Sylvanie en 1824. Le 19 octobre 1826, Zulma accouche d'un fils, Ivan.

La première lettre conservée de Balzac à Zulma Carraud date du 17 avril 1829. Elle montre une intimité déjà grande. Balzac a dû se rendre bien des fois à Saint-Cyr. Quand il allait chez sa sœur, Laure Surville, à Versailles, il poussait souvent à pied jusqu'à Saint-Cyr. Ou bien, lorsqu'il était fatigué, ou trop triste, il quittait son appartement de la rue Cassini et courait jusqu'à la place Louis XV (notre place de la Concorde), et prenait la diligence qui le déposait dans la vieille Cour royale de Saint-Cyr. Il lui arrivait de passer là-bas plusieurs jours, pour se reposer, ou bien pour travailler en paix : il y écrivit plusieurs pages de *La Peau de chagrin*.

Après le travail, autour d'une table de jeu où fusent les plaisanteries, au cours d'interminables parties de tric-trac ou de reversi, Balzac fait connaissance avec les amis des Carraud. D'abord un jeune homme Issoudun qui veut être peintre, et qui bien souvent délaisse les ateliers des Beaux-arts pour ses amis Carraud, Auguste Borget. On sait qu'il deviendra un grand ami de Balzac.

Mais surtout il y a là quelques officiers qui aiment évoquer leurs campagnes guerrières de la Révolution et de l'Empire : le capitaine Périolas, le lieutenant Dupacq, le chef de bataillon Viennot, le capitaine Chapuis, le colonel Nacquart. Balzac écoute avec enthousiasme toutes ces histoires de militaires, qu'il retiendra pour écrire ses *Scènes de la vie militaire*, comme *Adieu*, *Une Passion dans le Désert*, *Le Colonel Chabert*, ou bien le grandiose projet de *La Bataille*, qu'il portera en lui des années, et dont il n'écrira jamais qu'une dizaine de mots.

Mais surtout, à Saint-Cyr, il y a Zulma. Brune, plutôt petite, boitant légèrement, avec un air d'une grande noblesse, elle a un caractère passionné, et, dans la conversation, elle s'échauffe vite, et s'anime, soulignant du geste et de ses yeux vifs ce qu'elle veut dire.

Avec Balzac, elle oublie « cette noire prison de Saint-Cyr » et se lance dans de grandes discussions ; le jeune auteur parle de ses admirations, de ses œuvres à venir. Un autre sujet devient souvent un champ de bataille entre les deux amis : Balzac défend le légitimisme, et Zulma ses idées républicaines. Tout cela met de la joie dans sa vie, et Saint-Cyr devient moins triste.

Mais, après la Révolution de Juillet, l'École de Saint-Cyr devient impopulaire, et l'on vit sous la menace de l'épuration. Balzac va tenter d'agir pour ses amis. « Demain, écrit-il le 29 septembre 1830, je dîne avec le secrétaire particulier du ministre de la Guerre, bon ami et bon compagnon, qui n'aurait rien à me refuser ». Le 15 octobre : « Attachez-vous à l'École polytechnique, car il est à peu près certain que Saint-Cyr sera détruit. » Balzac, hélas, ne changera rien. Le 30 juillet 1831, le commandant Carraud est nommé inspecteur de la poudrerie d'Angoulême. C'est une disgrâce; il l'accepte.

Zulma prendra bien vite possession de son "lieu d'exil", à l'écart d'Angoulême, et y invite Balzac : "Je suis bien logée deux belles chambres à la disposition de mes amis, un bon petit billard, un boudoir qui serait tolérable à Paris même, et jusqu'au trictrac qui nous a suivis ici ; puis un vaste jardin qui produit avec profusion les plus belles pêches de France, des bois charmants et, tout près, la Charente, délicieuse en cet endroit."

Balzac, qui était alors chez M. de Margonne, au château de Saché, près de Tours, décide d'aller voir ses amis. Vers le 15 décembre 1831, il arrive à Angoulême, où il restera une quinzaine de jours.

Les Carraud ont eu le temps de se faire quelques amis, et Balzac parlera longuement avec le commissaire des poudres, M. Grand-Besançon, qui avait vu l'île de Java. C'est pourquoi Balzac écrira, l'année suivante, pour s'amuser, un *Voyage de Paris à Java*.

Après son départ, Zulma lui écrit : "Votre venue ici a fait ère, nous ne comptons plus qu'avant ou après Honoré. Le reversi qui tente quelquefois de reflourir est l'occasion de citer vingt fois votre nom, parce que nous le jouons à trois, mais en donnant quatre jeux, et le jeu sans joueur s'appelle le jeu Balzac."

Balzac prendra l'habitude de ces séjours annuels chez les Carraud. Mais, entre chacun de ces séjours, il y a des petits cadeaux, qui entretiennent l'amitié : Balzac envoie une boîte à papier, une gravure; Zulma lui envoie des pantoufles, un service à thé, etc. Parfois, mieux, elle lui envoie une anecdote, comme celle-ci, dont Balzac fera le sujet d'un de ses *Contes Drolatiques*, les *Bons propos des religieuses de Poissy*.

"Voici une anecdote que le commissaire m'engage à vous transmettre. *Honni soit qui mal y pense*.

"Dans ma ville d'Issoudun était, il y a quarante ans, un couvent de Visitandines, et aussi une fraction du régiment de cavalerie dit la *colonelle générale*, dont le duc de Charost était colonel. Un M. de L'Espinasse, ayant habillé de neuf sa compagnie, imagina de faire un paquet des vieilles culottes, et de les envoyer aux Visitandines, comme venant de leurs sœurs de Tours. Le chapitre s'assemble pour ouvrir ce volumineux paquet, et personne ne reconnaît le vêtement qu'il contenait. L'une dit que ce sont des camisoles, et, pour preuve, le passe dans ses bras ; une autre dit que c'est un habit d'invention nouvelle pour aller au chœur, et garantir du froid pendant matines; et de s'affubler du pantalon, plaçant sa tête là où naguère était toute autre chose, et boutonne sous le menton, puis, elle dit que cette espèce de volet qui reste en haut est destiné à provoquer les méditations lorsqu'on le baisse. Pourtant, aucune de ces destinations ne satisfaisait la sainte assemblée, quand les plus jeunes furent appelées à donner aussi leur avis. L'une d'elles se lève, et dit : "Mes sœurs, vous êtes souillées par le contact de cet odieux vêtement, c'est la demeure du péché mortel !" Authentique : ma mère était en pension dans le couvent quand l'événement s'y passa."

Mais, entre les séjours de Balzac, il y a surtout les lettres, qui reprennent, en les développant, les conversations ébauchées à la Poudrerie. Dans cette correspondance, il y a un accent de vérité qu'il est rare de trouver dans les lettres de Balzac. Zulma, c'est l'amie fidèle, sincère, sûre, désintéressée, celle qui dit : "Vous me trouverez toujours quand vous aurez besoin d'un épanchement". Balzac lui avoue : "Je vous dis tout".

Zulma, grande confidente de Balzac, sait aussi lui faire des reproches. Et surtout pour la politique, où cette "plébéienne de cœur et de sang" ne peut concevoir les ambitions politiques et le légitimisme de son ami.

"Vous vous jetez dans la politique (...) Oh ! prenez bien garde ! mon amitié s'effraye. Ce n'est pas vous qui devez vous vouer aux personnes (...) N'étouffez pas votre beau talent (...) sous de pareilles passions, de telles disputes."

Elle lit avec attention chaque roman de Balzac, relève ce qui ne lui semble pas juste ou bien senti, juge avec la sévérité critique et le soin d'une amie ; et l'enthousiasme l'emporte devant des œuvres comme *Louis Lambert*, ou *Le Médecin de campagne*.

Quand elle écrit à Balzac, elle se livre aussi : ses déceptions, sa vie toute triste entre un mari déjà éteint, endormi, et un fils encore trop petit. Elle a peur de s'enliser dans cette vie provinciale, de se laisser manger par le vulgarisme, comme elle dit.

Avec Balzac, elle rêve, elle s'échappe de cette trop banale réalité. Ce qu'elle ressent pour Balzac, c'est plus que de l'amitié, c'est presque de l'amour. Ne s'avoue-t-elle pas un peu "troublée" par Honoré ? Elle lui écrit :

"Je ne veux pas, je n'ai jamais voulu de cette amitié charmante que vous offrez aux femmes (...) Je prétends à un sentiment plus élevé. Oui, Honoré il faut que vous m'estimiez assez pour me mettre en réserve, pour ainsi dire; et, si quelque mécompte vient troubler votre joie, si quelque déception froisse votre cœur, vous m'évoquerez alors, et vous verrez comme je saurai répondre à votre appel."

Quant à Balzac, il exprime ainsi leur amitié :

"Vous êtes mon public, vous et quelques âmes d'élite auxquelles je veux plaire ; mais surtout à vous, que je suis si fier de connaître, vous que je n'ai jamais vue ni entendue sans avoir gagné quelque chose de bon, vous qui avez le courage de m'aider à arracher les mauvaises herbes dans mon champ, vous qui m'encouragez à me perfectionner, vous qui ressemblez tant à l'ange auquel je dois tant ; enfin, vous si bonne pour mes *mauvaisetés* ! Moi seul sais avec quelle rapidité je vais à vous ; j'ai recours à vos encouragements, quand quelque pointe m'a blessé ; c'est le ramier regagnant son nid. Je vous porte une affection qui ne ressemble à aucune autre et qui ne peut avoir ni rivale ni analogue. Il fait si beau, si bon près de vous ! De loin, je puis vous dire, sans crainte d'être mis au silence, tout ce que je pense sur votre âme, sur votre vie. Mon Dieu, personne plus que moi ne souhaite que, pour vous, le chemin d'ici-bas soit beau ; je voudrais vous envoyer toutes les fleurs qui vous plaisent, comme souvent j'envoie au-dessus de votre tête les vœux les plus ardents de bonheur. Oui, pensez qu'il y a dans ce Paris si volcanique un être qui pense souvent à vous, à Ivan, à tout ce qui vous est cher ; qui voudrait écarter de vous tout ce qui peut offenser dans la vie, et qui vous apprécie à toute votre valeur ; enfin, un être dont le cœur toujours jeune est plein de vieille amitié pour vous, un cœur qui ne se révèle dans ce qu'il peut avoir de bon qu'à vous et à quelques-unes de ces femmes qui comprennent les douleurs."

En juin 1832, écrasé de travail, Balzac s'enfuit à Saché. Une jolie lettre de Zulma le décide à aller à Angoulême. Le 16 juillet, en plein midi, sous un soleil de plomb, Balzac se rend à pied de Saché à Tours, où il prend la diligence. Il est le lendemain à la Poudrerie. Le cercle des Carraud s'est agrandi, et une vraie petite cour se forme autour de Balzac. Sa gaieté renaît alors. Il aime parler, raconter des tas d'histoires ; un soir, il se déguise en Rabelais. Encouragé par le succès obtenu dans ce petit cercle, Balzac envisage même de se présenter comme député à Angoulême, mais le rêve ne durera pas longtemps.

Cette joyeuse et chaude atmosphère n'empêche pas Balzac de travailler.

"Je me lève à 6 heures, écrit-il à sa mère, je corrige *les Chouans*, puis je travaille à *la Bataille* de 8 heures à 4 heures du matin, et pendant le jour je corrige ce que j'ai fait la nuit". En fait, s'il corrige *les Chouans*, il s'occupe bien peu de *la Bataille*. A Angoulême, il va composer deux de ses plus belles nouvelles, *La Femme abandonnée*, et *Les Orphelins* qui deviendra *La Grenadière*. Qui se douterait que ce petit chef-d'œuvre de délicatesse et d'émotion ait été écrit en jouant au billard ? Zulma le racontera plus tard :

"Il quittait le jeu, me priant de l'excuser, il griffonnait sur le coin d'une table qu'il avait à sa portée, pour la quitter bientôt. Cela dura toute une journée, et le soir il nous lut ce petit chef d'œuvre."

Mais surtout, il termine *Louis Lambert*, ce roman dans lequel il se met tout entier, véritable exorcisme, qu'il rédige dans la douleur. En 1850, il écrira à Zulma :

"Je vous rappelle ce que vous avez dit un jour de moi à Angoulême, lorsque, brisé d'avoir fait *Louis Lambert*, malade, et vous savez comment, je craignais la folie, je parlais de l'abandon où l'on laisse ces malheureux : "Si vous deveniez fou, je vous garderais ! Jamais ce mot, votre regard ni votre expression n'ont été oubliés. Tout cela est encore en moi comme au mois de juillet 1832."

Jamais les deux amis ne furent plus proches l'un de l'autre qu'à cette époque. A tel point que Balzac fit répondre par Zulma Carraud à une admiratrice polonaise, M<sup>me</sup> Hanska. Celle-ci s'étonnera un peu plus tard des différences d'écritures de Balzac, qui lui répondra :

"J'ai autant d'écritures qu'il y a de jours dans l'année."

D'Angoulême, Balzac avoue à sa mère : "Ma chasteté me gêne un peu, et m'ôte le sommeil" ; il n'est pas impossible qu'il ait demandé à Zulma — disons — de l'aider à dormir. C'est bien à certaines propositions insistantes de Balzac que Zulma fera écho, quand elle lui écrira un peu plus tard :

"la privation de toute relation intime avec mon sexe vous le ferait aimer tout entier, et (...) je suis trop fière pour être choisie sous l'empire de pareil besoin. Vous avez espéré agir sur moi par l'espoir d'un paradis inconnu... Vous n'avez donc pas compris que je suis fière de n'y être pas initiée !... Vous ne connaissez pas les délices de la chasteté volontaire. C'est à ce que cette singulière position jette sur moi d'inusité, d'extra-commun, que peut-être j'ai dû l'attention que vous avez faite à moi, en tant que femme ; puis, vous ne savez donc pas que je ne conçois que l'alliance des âmes."

Le 22 août, Balzac quitte Angoulême, et va rejoindre à Aix-les-Bains l'altière marquise de Castries. Il retirera de cette expérience une grande amertume et une grande tristesse ; mais les lettres de la bonne Zulma sauront le reconforter.

Repoussant plusieurs voyages, il revient à la Poudrerie en avril 1833 ; il y reste un bon mois. Il écrit là-bas une partie de *La Duchesse de Langeais*. Mais surtout il prend son temps, se repose, s'amuse, se promène dans les rues d'Angoulême, observe cette ville dans laquelle il situera plus tard *Illusions perdues*.

A la fin de cette année 1833, Rémi Tourangin — le père de Zulma — meurt à Frapesle. Le commandant Carraud demande sa retraite.

Avec Carraud, sa femme et le petit Ivan, quittons la Poudrerie, et suivons-les dans leur demeure de Frapesle, que Zulma se plaît à installer. Depuis longtemps, elle en avait vanté les agréments à Balzac :

"Vous y serez aussi isolé qu'il vous plaira de l'être; vous trouverez un petit ruisseau inspirateur, une campagne un peu agreste, mais qui ressort admirablement par sa fraîcheur au milieu de la plaine brûlée qui nous entoure (...) Et nos belles nuits dont je ne vous parle pas ! C'est ce qui vous plaira le plus, j'en suis sûre. Point d'humidité qui vous chasse et vous force à rentrer (...) S'il vous faut des fleurs fraîches, et en profusion, un petit coin de terre que le hasard a disposé en jardin anglais (...) des eaux claires partout, et bonne mine, venez donc à Frapesle."

Et Balzac fait cette promesse :

"Je ne passerai jamais une année sans aller habiter ma chambre de Frapesle."

Il ne tarde guère en effet, puisque cette même année 1834, en avril, épuisé de fatigue, il gagne Frapesle, d'où il écrit à Mme Hanska :

"Mes travaux de nuit, mes excès tout cela s'est payé. Je suis tombé dans un anéantissement qui ne m'a permis ni de lire, ni d'écrire, ni d'écouter même un raisonnement suivi. Ma faiblesse corporelle équivalait à la faiblesse intellectuelle. Je ne pouvais me remuer (...)."

Il ne reste qu'une dizaine de jours, mais c'est un retour à la vie. Ses forces reviennent, ainsi que sa bonne humeur. Un soir, il montre à ses amis ébahis ses dons de magnétiseur. Il se remet au travail, et commence à écrire *César Birotteau*; il raconte certainement à

ses amis la grandeur et la décadence de ce parfumeur, dont Auguste Borget, qui est là, dessine aussitôt le portrait.

Quand Balzac quitte Zulma, celle-ci est très inquiète. Elle commence une nouvelle grossesse. C'est un garçon qui naît le 30 octobre ; on le nomme Yorick, prénom pris dans le roman de Sterne, *Tristram Shandy*, une des lectures favorites de Balzac, à qui elle avoue, dans une lettre qui annonce celles de Renée de Maucombe dans les *Mémoires de deux jeunes mariées* :

"J'ai eu du chagrin pendant deux jours de me voir un autre garçon puis je me suis relevée de cela, et je me renferme dans la pensée que je suis appelée à accomplir une tâche difficile, mais grande, celle de faire deux hommes. Je ne faiblirai pas devant d'aussi graves obligations et aucun sacrifice ne me coûtera. Je fais maintenant l'abandon de ce que j'avais conservé de ma vie si doucement et si tristement rêveuse mon moi s'efface complètement dans l'existence de ce nouvel enfant. Je me serais reproduite avec perfection dans une fille; mes fils demandent beaucoup plus et je leur donnerai tout (...) Je m'abîme tout entière en mes enfants, et il ne me reste que la vie extérieure, sans goûts, sans passions, presque sans pensées autres que celles qui peuvent leur être appliquées, soit immédiatement, soit dans l'avenir."

Seul, Balzac pourrait l'arracher à cette vie monotone, qui l'entraîne doucement, dit-elle, vers une "inévitabile crétinisation" :

"Mon pauvre Honoré, je sens que je me matérialise invinciblement je subis l'influence de mon entourage. Le vulgarisme s'étend sur moi, comme la tache d'huile, et je ne puis y porter remède."

Elle sait que Balzac a besoin de calme, de repos, et elle tente de l'attirer vers elle :

"Le repos est ici, dans nos allées. Si vous êtes épuisé par vos excessifs travaux, venez à Frapesle, dès le lendemain, vous serez rendu à vos forces premières. Il y a quelque chose dans l'air d'éminemment calme et rafraîchissant."

En août 1835, Balzac vient à Frapesle, pour huit jours seulement. Mais les deux amis ont le temps de parler. Zulma lui écrira peu après :

"Votre visite m'a fait du bien, Honoré ; j'ai eu un moment d'épanchement, et avec vous cela n'est pas douloureux parce que quelques mots suffisent à vous dévoiler l'abîme."

Cette année 1835 est en effet bien triste pour Zulma. Après avoir perdu en juillet son frère aîné, c'est sa sœur, Mme de Lapparent, qui meurt en octobre.

Pendant deux ans, Balzac ne pourra pas venir "frapesliser". Voyages et travaux le tiendront loin d'Issoudun. Mais il n'oublie pas son amie. Il termine alors *Le Lys dans la vallée*, dont l'action se situe en Touraine ; l'étude du manuscrit nous révèle que Balzac, qui avait d'abord parlé de l'authentique château de Valesne, raye ce nom et le remplace par celui, plein de souvenirs, de Frapesle : « J'ai cent fois, mille fois écrit le nom de Frapesle dans *le Lys dans la vallée* ». Mais surtout, comment ne pas reconnaître, sous les traits de Mme de Mortsauf, un peu de la bonne, de la douce Zulma ? Un mari fatigué, usé ; deux enfants auxquels elles consacrent leur vie ; la façon dont elles repoussent fièrement les avances de leur admirateur ; les lettres presque maternelles et pleines de tendresse qu'elles lui écrivent; voilà bien des ressemblances entre la dame de Clochegourde et la dame de Frapesle.

C'est aussi l'époque où Balzac commence la rédaction de la première partie *d'Illusions perdues*, qui se situe à Angoulême. Balzac écrit alors aux Carraud pour leur demander divers renseignements sur la topographie d'Angoulême, que Zulma lui enverra avec un

plan tracé par le commandant.

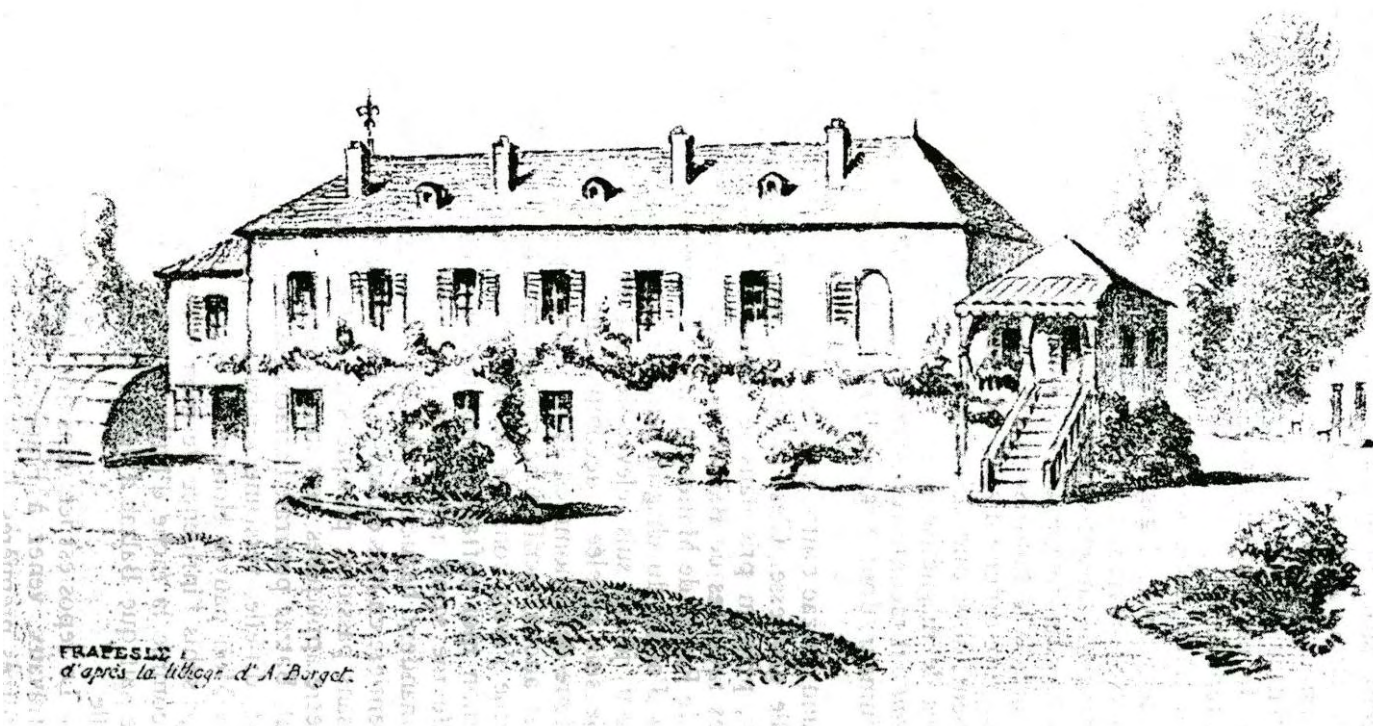
Les lettres de Zulma des années 1836 et 1837 sont pleines de mélancolie, et parfois même de tristesse. Elle n'ose même plus compter sur la venue de son bon Honoré, qui s'épuise au travail.

En février 1838 cependant, à bout de forces, Balzac gagne Frapesle. Il y restera un mois, pendant lequel il va d'abord se reposer, au milieu des fleurs que Zulma cultive avec amour. Mais Balzac, ce forçat des lettres, revient vite à sa table de travail, pour corriger (mais, pour Balzac, corriger c'est toujours récrire) *César Birotteau* et *Massimilla Doni*. Il s'absente de Frapesle pour aller visiter « la camarade George Sand » et reste huit jours à Nohant. Quand Balzac quitte Frapesle en mars, ce sera pour la dernière fois. Il n'y reviendra plus. Mais il emporte dans sa tête et dans son cœur tout Issoudun, qu'il va faire revivre trois ans plus tard dans *La Rabouilleuse*.

Peu de temps après sa visite à Frapesle, Balzac veut rendre publiquement hommage à la noble amitié de Zulma, en lui dédiant *la Maison Nucingen* : "A Madame Zulma Carraud, à Frapesle.

"N'est-ce pas à vous, Madame, dont la haute et probe intelligence est comme un trésor pour vos amis, à vous qui êtes à la fois pour moi tout un public éclairé, judicieux, et une sœur indulgente, que je dois dédier cette oeuvre ? Daignez l'accepter comme témoignage d'une amitié dont je suis bien fier."

Mais les lettres des deux amis vont peu à peu s'espacer. Balzac, de plus en plus absorbé par ses travaux, accablé de dettes, et perdu dans ses rêves de mariage avec M<sup>me</sup> Hanska, la lointaine Polonaise, délaisse ses plus chers amis, non sans regrets, comme en mars 1839: "Je viens de m'abattre comme un cheval fourbu ; j'aurais bien besoin d'aller à Frapesle me reposer."



Frapesle au temps de Balzac, d'après la lithographie d'Auguste Borget

A Frapesle, c'est la même vie monotone, dans laquelle Zulma, avec fierté et volonté, tente de ne pas s'enliser. Elle se dévoue pour les autres, et se consacre de plus en plus à ses fils qui grandissent.

En 1840, lors d'un voyage à Paris, où elle va mettre Ivan en pension, elle tente, mais en vain, de voir Balzac. Au début de 1842, les Carraud séjournent à Paris. Balzac vient leur lire une partie de sa pièce, *Les Ressources de Quinola*. Ils assistent à une répétition et à la première. Ce n'est qu'en juillet 1847 qu'ils dînent encore deux fois ensemble, avec beaucoup de joie, mais pour la dernière fois. En juin de la même année, Balzac avait fait son testament et n'avait pas oublié sa bonne amie : Je lègue (...) comme souvenir (...) à M<sup>me</sup> Zulma Carraud un service marqué d'une étoile rouge et bleue avec médailles à fleurs."

Nous avons retrouvé une lettre de Zulma Carraud de novembre 1847 où elle parle de ses enfants : "C'est une grave affaire que de donner un état à un jeune homme, qui le plus souvent n'a pas de vocation. Nous en avons chacun un de placé ; votre plus jeune sait déjà ce qu'il veut faire; quant à nous, nous sommes encore dans les labeurs de l'enfantement; mon petit Yorick n'est point du tout adolescent malgré ses treize ans; il est délicat, un peu fantasque, intelligent, mais d'une intelligence qui ne veut que l'évidence et qui remet tout en question; travailleur du reste. Que faire d'une si bizarre organisation ! Son frère est calme, réservé; il était formé d'esprit à quinze ans; il a voulu être forestier et aime beaucoup ce métier."

Pour les Carraud, Frapesle devient de plus en plus difficile à entretenir.

En 1848, ils se retirent à Nohant-en-Graçay ( dans le Cher, entre Vatan et Vierzon ), dans une grosse maison bourgeoise, chez Silas Tourangin.

Balzac envoie à Zulma une dernière lettre, en mars 1850, trois jours après son mariage. Il l'invite à venir plus souvent à Paris : elle aura une "bonne petite chambre" dans sa demeure : "Vous viendrez rue Fortunée comme chez vous, absolument comme j'allais à Frapesle."

Zulma ne répond pas à Balzac, mais elle écrit à sa femme. En effet, apprenant en mai le retour de Balzac à Paris, au terme d'un long voyage, sachant qu'il est arrivé absolument épuisé, elle voudrait les inviter tous les deux pour qu'ils se reposent à Nohant-en-Graçay: "Il vous faut le calme de la campagne. Je bénis le Ciel qui, dans ma pauvreté, me laisse encore la possibilité de vous offrir mon petit cottage. Ce n'est point une maison princière, elle est même en partie démeublée ; pourtant il y a deux chambres très habitables, et une pour une femme de chambre."

Mais Balzac ne viendra pas. Il est couché, malade, et mourra le 18 août.

En 1851, les Carraud vendent Frapesle. A Nohant-en-Graçay, ils font vite figure de bienfaiteurs, tant leur dévouement est grand. Partout où ils le peuvent, et dans la mesure de leurs faibles moyens, ils font le bien. C'est d'ailleurs ainsi que Zulma Carraud a commencé à écrire. Voici comment elle raconte ce que l'on peut appeler sa vocation littéraire dans une lettre inédite : "Jetée en 48 par des revers de fortune dans un petit village du Cher perdu au milieu des terres, privé de routes, d'école et de curé, je trouvai un jour en me promenant une jolie petite fille à qui je demandai si elle voulait apprendre à lire; sur sa réponse affirmative, je l'engageai à venir chaque jour chez moi à midi. Dès la troisième leçon, elles se trouvèrent deux, et je les fis lire sans la moindre observation. A la fin du mois, j'en avais douze, s'étant faufilees avec la persuasion naïve que je ne m'apercevais pas de leur intrusion. Ayant employé la méthode Bertrand, j'arrivai promptement à un bon résultat.

Quand mes fillettes surent lire, je cherchai, mais en vain, quelque ouvrage qui pût leur donner de bonnes idées pratiques et dont le vocabulaire leur fût compréhensible, et je j'en trouvai pas. J'écrivis alors *la petite Jeanne* pour laquelle un de mes amis trouva un éditeur. J'avais alors 56 ans. M<sup>r</sup> Hachette me demanda quelques autres petits livres que j'eus le courage d'écrire malgré mon âge.

C'est ainsi que je fus conduite à faire ces dix petits volumes qui, tous sauf deux, sont exclusivement pour les enfants des écoles primaires, désolée que des auteurs plus autorisés que moi dédaignassent de faire l'aumône de leur talent à cette classe déshéritée des plaisirs de l'intelligence (...) Je n'ai jamais eu la moindre prétention littéraire et (...) je me range humblement parmi cette partie de la population pour laquelle j'ai écrit et au milieu de laquelle je vis."

Zulma Carraud publie donc, entre 1852 et 1868, dix livres, tous chez Hachette, dont trois dans la Bibliothèque Rose. Je ne prétends pas que nous sommes là devant de la grande littérature. Mais, en feuilletant les lettres de Zulma à Balzac, comment ne pas être frappé par la qualité de ce style, dont le principal caractère est avant tout la franchise : franchise des mots justes ; franchise de la phrase, courte, dure quand il le faut, puis de longues et belles périodes de rêverie. Zulma écrit sûrement comme elle parle, et elle parle bien. Et nous pouvons regretter que le premier livre de Zulma ait été corrigé, cela n'a pas manqué d'influer sur ses autres ouvrages, et de leur donner un tour souvent trop pédagogique et par trop moralisateur. En effet, *la Petite Jeanne* était, au départ, un ouvrage typiquement berrichon, dans la lignée des romans paysans de George Sand. Nous le savons par une lettre de Laure Surville, à ses enfants, lettre du 2 août 1851, inédite :

"Mme Carreau va refaire son ouvrage d'après les vœux de M<sup>r</sup> Hachette qui, si elle le fait bien dans ses vues, lui promet le prix de 2.000 f. et peut être le prix Monthyon mais cet ouvrage parsemé de mots Berrichons de *retisance bête asine* pour âne et autres mots *George Sand* ne perdrait pas toute sa grâce et toute sa simplicité à être fait pour toute la France (et même l'Europe) dit M. Hachette. Je le crains bien !... enfin que Dieu vienne en aide à cette bonne amie d'une si suprême intelligence et qui a maintenant besoin de tant d'aide !... Vous savez ce que je vous ai dit, cet ouvrage manque totalement d'invention il ne tire tout son prix que d'une simplicité et naïveté de style (mérite très rare vous le savez)."

Il eût certes été piquant d'avoir une sorte de comtesse de Ségur rustique : cela eût, peut-être permis à Zulma Carraud de survivre. Malgré ou à cause de tous ses malheurs, Sophie a fait oublier la Petite Jeanne, et le général Dourakine a supplanté Maître Patrigeon. Et pourtant, à l'époque, le succès remporté par les livres de Zulma Carraud fut très grand.

En 1852, paraît donc *La Petite Jeanne, ou le Devoir, livre de lecture courante spécialement destiné aux écoles primaires de filles*.

L'ouvrage fut couronné par l'Académie française et eut 41 réimpressions jusqu'en 1901. C'est l'histoire d'une petite paysanne misérable, qui devient servante. Elle se marie, a des enfants, se fait nourrice, perd son mari, élève ses enfants : "Jeanne vieillit doucement au milieu de sa famille et mourut dans un âge fort avancé, regrettée de tout le monde, et surtout de ses enfants, qui ne l'oublèrent jamais" . Zulma Carraud met en scène des situations simples, celles de la vie campagnarde de tous les jours : la grêle sur la moisson, la vache, l'enfant qui a mal aux yeux, etc. De ce livre, Jules Sandeau disait "que le gouvernement devrait en acheter cent mille exemplaires pour les répandre dans toutes les communes de France."

En 1853, Zulma publie deux ouvrages : *Contes et Historiettes à l'usage des jeunes enfants qui commencent à savoir lire*, qui auront 23 réimpressions, et seront traduits en espagnol, ainsi que *Maurice, ou le Travail, livre de lecture courante à l'usage des écoles primaires*, qui aura 32 rééditions. C'est le pendant masculin de La Petite Jeanne. Fils d'un modeste charron, Maurice adulte met en pratique ses idées sociales, et explique à ses compatriotes la nécessité d'améliorer l'agriculture, de garder dans le village la solidarité entre tous ses habitants. Le travail, l'instruction, l'hygiène peuvent améliorer le sort des hommes. Tolstoï fut très marqué par ce livre au point de l'adapter pour les petits paysans de son domaine de Iasnaïa Poliana sous le titre L'Histoire de Mathieu.

En 1855 paraissent les *Lettres de famille, ou Modèles de style épistolaire pour les circonstances ordinaires de la vie*.

Après une interruption de neuf ans, Zulma donne deux livres en 1864 : *Historiettes véritables pour les enfants de quatre à huit ans* et *Les Métamorphoses d'une goutte d'eau, suivies des Aventures d'une fourmi, des guêpes, de la goutte de rosée, etc.* très ingénieux petit ouvrage qui explique les phénomènes naturels, la vie des animaux ou des plantes, par de petites nouvelles, vivantes et pittoresques.

En 1866, c'est un petit roman, *Une servante d'autrefois*, plein des souvenirs d'enfance.

En 1867, *Le Livre des jeunes filles*, simple correspondance.

En 1868, enfin, deux livres encore :

*Les Veillées de Maître Patrigeon*, entretiens familiers sur l'impôt, le travail, la richesse, la propriété, l'agriculture, la famille, la probité, la tempérance, etc. Dans ce livre, véritable petit bréviaire politique, économique et social, Zulma ressuscite, sous le masque de Patrigeon, la belle figure de son père, Rémi Tourangin.

*Les Goûters de la grand'mère*, écrits en pensant à ses petits-enfants, les enfants d'Ivan, Gaston (le futur critique musical) et Madeleine (la future M<sup>me</sup> Payelle, mère de Philippe Hériat).



Madeleine



Gaston

Zulma Carraud et son fils Yorick

Outre ses livres, ses activités d'institutrice et ses occupations de grand' mère, Zulma se dévouait au village de Nohant-en-Graçay. Émile Deschanel, le père du futur Président de la République, nous a laissé ce portrait de Zulma en 1861 : "Elle est petite, très brune, et boîte imperceptiblement. (...) Toute sa grandeur est dans son âme, mais son âme est sur son front et le hausse. (...) M<sup>me</sup> Carraud ne vieillit point. (...) M<sup>me</sup> Carraud s'est faite bénévolement médecin de campagne et maîtresse d'école. Elle s'en va trottant, hiver comme été, à travers les sentiers, les champs ou les ornières, pour porter des secours et des consolations aux paysans plus pauvres qu'elle. (...) Dans tous (ses livres), M<sup>me</sup> Carraud a su résoudre cette immense difficulté, d'écrire pour les enfants et pour les gens du peuple des histoires simples, attachantes, intelligibles et élevées, non sans style et sans poésie ; mais style et poésie jaillissent du sein de la réalité quotidienne, pratique et vulgaire. (...) M<sup>me</sup> Carraud est un apôtre en jupes, qui a mis simplement son imagination au service de son bon cœur. »

Mais Zulma Carraud s'occupait aussi beaucoup de son mari. Le commandant, depuis longtemps immobilisé par la goutte et les rhumatismes, demandait tous ses soins. Elle le veilla jusqu'au dernier moment, et il mourut le 13 février 1864. Ulric Richard-Desaix a décrit l'enterrement : « Dès la matinée, les rues et la place du bourg étaient encombrées d'une foule empressée et respectueuse. Les routes voisines étaient couvertes de charrettes, de carrioles, d'équipages de maître.

« Amis du grand monde, amis ouvriers, amis laboureurs, tous étaient accourus de plusieurs lieues à la ronde et réunissaient libéralement leurs sympathies pour le vieux commandant (...) La petite église de Nohant était ce jour-là trop étroite, et le pieux empressement de la foule avait peine à se contenir dans les limites de la place publique. Ce digne vétérans des armées de la République et de l'Empire (...) toujours affable et bienveillant pour ses égaux, avait su constamment être bon et facilement abordable pour les petits; Aussi, pour ces campagnards, sa maison était-elle le lieu où l'on venait chercher à coup sûr, l'amitié et le bon conseil.

"Dans cette humble commune, toutes les améliorations matérielles, tous les exhaussements du cœur, de l'âme et de l'intelligence, dateront longtemps du précieux séjour de M. Carraud et de M<sup>me</sup> Zulma Carraud."

Après l'enterrement de son mari, Zulma se partage entre Nohant et Paris, 10, avenue de l'Opéra, chez son fils Ivan.

Au fil des lettres que j'ai pu lire, nous voyons les misères de la vieillesse s'abattre sur elle. Elle perd la vue et va d'opération en opération; déchiffrer ses lettres devient un vrai tour de force.

"Pourrez-vous me comprendre, cher Monsieur ? Je ne vois même pas la trace de l'encre que j'emploie et je dois omettre lettres et mots qui doivent me rendre inintelligible."

Elle devient presque impotente. Mais cela ne l'empêche pas de s'occuper de son jardin, et de se livrer à son amour des fleurs :

"C'est moi seule qui cultive mon jardinet borné par un ruisseau qui le sépare de la prairie. Je sème, je sarcle, je bine, assise sur une petite chaise que je promène de place en place (...) Pendant la période de ma cécité, qui, heureusement, ne dura pas longtemps, un de mes plus amers chagrins était de ne plus voir les nuages du ciel et l'herbe des champs, car j'aime jusqu'à la moindre fleurette qu'on foule aux pieds."

Aux douleurs de la vieillesse, viendront s'ajouter de nouveaux deuils, et d'abord, la mort de son fils Yorick, à Sedan, le 1<sup>er</sup> septembre 1870 ; elle écrit alors à un ami :

"Aveugle, 75 ans, et la Commune, sans compter les Prussiens, c'en est plus qu'il ne faut pour regretter de n'avoir pas précédé mon pauvre enfant dans la tombe !"

Une de ses petites joies est d'organiser à Nohant-en-Graçay des réunions de famille, dans le genre de celle-ci relatée par le *Journal du Cher* en novembre 1871 :

*"Dans une réunion de famille qui a eu lieu le 8 de ce mois, à Nohan, quatre frères et sœurs ont joué le whist de 8 h. à 10 h. du soir. Cette partie offrait ceci d'assez piquant que les quatre joueurs réunissaient entre eux 328 ans ! Ce sont M. Victor Tourangin, ancien sénateur 83 ans, M. Silas Tourangin 81 ans, M<sup>me</sup> Vv<sup>e</sup> Nivet, née Tourangin 89 ans, et M<sup>me</sup> Carraud, née Tourangin, auteur d'ouvrages estimés, 75 ans. Total 328 ans. Nous doutons qu'on puisse trouver dans le département un autre exemple semblable de longévité accompagnée de la jouissance de la santé et de toutes les facultés intellectuelles."*



**Nohant-en-Graçay: le carré "Carraud"**

Hélas, en septembre 1874, c'est Silas, son frère préféré, auprès duquel elle vivait, et qu'elle soigna jusqu'au bout, qui disparaît. Le 3 mai 1880, c'est Denis-Victor, puis, le 11 septembre 1881, c'est son fils Ivan. Attristée par tous ces deuils, elle meurt le 24 avril 1889 à Paris. Elle avait 93 ans. On l'enterra à Nohan, auprès de son mari et de ses fils.

Rien ne saurait mieux résumer cette attachante personnalité que cette carte de vœux adressée à son ami Émile Aucante au seuil de cette année 1889 qui la vit disparaître.

*"J'y suis toujours, cher monsieur, en dépit de la diminution fatale. Que dites-vous de cette incroyable persistance: privilège que la nature fait payer cher mais enfin ! malgré la vétusté de la machine, il y a encore assez de vitalité pour apprécier le beau et le bon ! C'est pourquoi je tiens à vous souhaiter selon l'ancienne formule de notre Berri bonne année et bonne santé j'y ajoute pour vous et les vôtres"*

Z. CARRAUD